

Un écolier se souvient



Mars 2019

Un écolier se souvient

Le ci-dessous se souvient qu'il rentra à l'école primaire des Charbonnières, au printemps de 1952, sans enthousiasme aucun. Et même, pour cette première journée où il eut du intégrer sa classe comme les cinq ou six garçons et filles de son âge, il refusa carrément de faire le pas. Et afin d'échapper à la poigne de ses parents, de son père en particulier, qui l'eut conduit sur « l'échafaud », il préféra disparaître en allant se cacher ! A la remise du bas où son grand-père entreposait les sacs de son pour la porcherie située à quelque quatre cents mètres du village, et puis, dérangé tout à coup par l'aïeul, au jardin, derrière les arbustes que l'on entretenait à l'époque.

Il eut voulu poursuivre le lendemain et le surlendemain et à jamais de telles tentatives d'école buissonnière, le terme peut être appliqué ici de manière parfaite, si son père n'avait décidé de prendre les choses en main et ce deuxième jour, d'empoigner son fils, de se le mettre sous le bras et de l'emmener en classe dans cette position pour le moins honteuse.

Ils étaient tous là, les autres, grands et petits, à le regarder hurler qu'il ne voulait pas aller à l'école. L'humiliation suprême qu'il ne pourrait jamais oublier d'une vie entière. Une sorte de brisure dans l'âme et le cœur, une trahison de la part de son père certes, mais des adultes tout en même temps. Il aurait bien voulu pouvoir le dire à l'époque : salauds !

Son père le glissa donc dans la classe, la maîtresse le prit en charge, ce fut fini. Ces brèves velléités de révolte allaient disparaître aussitôt et à jamais. Ce petit crapaud fut même un élève, non pas génial, le terme serait ridicule, non pas non plus doué que d'autres, mais disons-le, dans la bonne moyenne supérieure. Ceci pour la simple raison que la plupart des branches lui plaisaient, avec une propension marquée, d'une part pour la lecture, qui deviendrait l'une de ses occupations favorites, et d'autre part pour le dessin et les travaux manuels où il trouvait à s'exprimer aisément tout en savourant de manière presque physique l'art de recréer le monde rien qu'avec des crayons de couleur ou ces papiers aux teintes vives que l'on déchire selon les formes que l'on souhaite et qu'ensuite l'on colle afin d'en faire une maison, une église, un paysage. C'était formidable. Et de tels souvenirs surent fort heureusement couvrir les précédents qui étaient nettement moins glorieux.

On n'ira pas jusqu'à raconter tous les détails des quatre années passées dans la petite classe, où officiait Mlle Elisabeth Vetter, devenue Madame Reymond par la suite, ou, en remplacement, Mlle Françoise Nicolérat que l'intéressé put miraculeusement retrouver en 2018 et dont les deux portraits, d'époque et d'aujourd'hui, figureront ci-dessous.

Mais avant de commencer notre inventaire des choses que l'on put découvrir et manipuler en cette petite école, voici la classe telle qu'elle se présenta un beau jour de 1952 devant le photographe.



1^{er} rang : Georges Hector Rochat – Isabelle Denerveau – Paulette Candaux – Danièle Barras – Claude Poget – Charles-Louis Rochat – Gisèle Liardon – Rémy Rochat – Guy Juriens – Monique Gay.
 2^{ème} rang : Micheline Rochat - ? - ? – Raymond Rochat - ? – Carmen Liardon – Daniel Rochat – Claude Rochat – André Golay –
 3^{ème} rang : Franck Meyer – Odile Rochat – Raymond Rochat – Mlle Elisabeth Vetter.

Revenons maintenant à nos objets et au mobilier. Ce qui frappe bien naturellement, ce sont les *tableaux noirs*. La maîtresse – on ne dit alors ni l'institutrice ni la régente ni l'enseignante – y trace de belles lettres avec la *craie blanche*. Pour appuyer un mot, elle peut se servir de *craies de couleur*. Pour éliminer un texte sur le tableau noir, il y a le *frottoir* que l'on ira taper de temps à autre dehors avec une *batte de bois*. Cela fait beaucoup de poussière qui elle aussi à son odeur. D'aucuns ou d'aucunes tapent le frottoir directement contre le mur du collège, à côté de la porte, ce qui n'est bien entendu pas du goût des enseignants ! La trace en était toujours visible.

Pour améliorer de temps à autre la qualité de la surface du tableau noir, il y a la *grosse éponge* qui ne sent pas toujours la rose ! Les craies sont disposées dans un *bac d'aluminium fixé* sur le cadre inférieur du tableau noir.

Le matériel dont peut se souvenir le nouvel écolier sera tout d'abord une *serviette personnelle* en cuir. Il est à cet égard parmi les modernes. Les autres, les traditionnalistes, gardent le *sac d'école*.

A l'école, il touchera une *ardoise*, lignée de rouge à certaines époques, une *petite éponge*, une *boîte avec de l'eau* pour mettre la dite éponge, avec un dessin

en gravure repoussée sur le couvercle, et bien entendu des *crayons d'ardoise*¹, extérieur vert, deux duretés, *les tendres* qui sont ceux que l'on apprécie le plus, et *les durs*, qui en arrivent à crisser parfois désagréablement sur la surface noire.

L'écolier a découvert en même temps que les tableaux noirs et que la *grande table de couture* avec un dessus de lino vert, *la caisse à sable* où la maîtresse saura avec beaucoup d'habileté, recréer des paysages où l'on découvrira des montagnes, des plaines, des lacs, un cours d'eau, un semblant de village. Pour donner belle allure au tout, à chaque site ses caractéristiques, elle râpera *des craies de couleur*. L'effet de cette représentation de notre environnement géographique en trois dimensions est saisissant. Le tout sous l'une des fenêtres du fond.

Que fait-on ? On trace des traits sur l'ardoise. Et puis aussi l'on apprend à découvrir le monde des sens par ces *petits tonneaux de bois vernis rouge* à l'intérieur desquels il y a soit des graines, des petits pois peut-être, ou des cailloux, de la farine, qui sait, en fait toutes sortes de ces choses qui nous sont connues à la maison.

Il s'agira aussi d'apprendre à faire des nœuds à nos souliers sur un objet assez particulier, *un cadre, deux parties de cuir avec des œillets et des lacets*.

Pour le moment, quant à nos propres souliers, ce sont les grandes filles qui nous les lassent.

Mais ce n'est pas tout. D'autres jeux de ce type peuvent retenir notre attention et permettre notre progression dans ce monde des sens si fabuleux.

Quant aux travaux manuels, il y aura à faire *une pelote pour les épingles* de notre maman, avec en surface des points de croix, comme aussi à composer une sorte *de treillage de couleur* avec des bandelettes de papiers que l'on tire sur un support de bandes verticales, si l'on peut comprendre ce que l'on veut dire. Cela offre une œuvre d'art très colorée. Pour tirer les bandelettes, *une pince en acier* avec deux bouts plats. Le tout s'apparente au tissage. Pratique que nous mènerons plus tard peut-être avec ce fameux *raphia*.

Ne négligeons pas ces jolis *papiers de couleur* dans lesquels, on l'a vu plus haut, on déchirera des formes pour composer des ensembles sensés représenter une maison ou une église. Celle-ci fut bien entendu pour le soussigné celle de son village qui apparut si belle, paraît-il, que la maîtresse la punaisa en exemple sur le panneau supérieur de la porte. Quel honneur ! Elle y fut longtemps. Et puis elle disparut. On la pleure encore !

Il est possible que pour contenir *nos crayons d'ardoise* l'on nous ait déjà offert la fameuse *boîte d'école ou plumier*. En bois. Rectangulaire, avec le couvercle du dessus que l'on peut faire coulisser et que même l'on peut enlever, celui-ci n'ayant pas d'arrêt. Un « trou » fraisé dans le bout permet de faire aller et venir cette partie mobile. Dans la boîte, bientôt, car il s'agira un jour d'abandonner l'ardoise pour utiliser le papier, voici les *crayons de graphite, bois*

¹ Terme inventé par nous sans doute.



Le plumier en bois.



Le plumier de cuir, l'un quelconque cadeau d'anniversaire. Bien utile quand même.

en rouge, de différentes duretés, *la gomme*, *le taille-crayon*, et puis bientôt aussi *le porte-plume* au bout duquel on fixera la dite. Marque Alpha. Il nous faut des plumes qui ne grattent pas trop, et qui aient par conséquent un petit plat au bout avec lesquelles on pourra tenter de former des traits sans faire trop de taches. Ce n'est pas évident.

Pour protéger les habits de celles-ci, on porte encore *le tablier d'écolier*. Une anecdote à ce sujet. Vint un temps où le port de celui-ci fut abandonné par la majorité des élèves. Nos mères s'étaient résignées à ne plus nous obliger à revêtir ce type d'habit. Sauf une récalcitrante qui ne pouvait croire ni oser envoyer son enfant à l'école autrement que dans sa tenue traditionnelle qu'il devait endosser avant de mettre sa veste. Ainsi en fut-il de ce jeune garçon du Haut-des-Prés, qui garda le tablier si longtemps qu'il s'en trouva ridicule. Comment faire, se dit-il. Ni une ni deux. On part en tablier, adieu maman, je suis l'écolier sage qui sait t'obéir, mais aussitôt arrivé près de la haie du Chenaillon, on enlève sa veste, on se dépouille du tablier que l'on torchonne et que l'on glisse sous les branches, l'on remet sa veste, et en route pour l'école. O liberté toute retrouvée ! Et tant pis pour maman qui est sacrément vieux jeu, dites donc les gars !

En plus du tablier, pour d'aucun, *les manchettes*.



N'oublions pas non plus *l'essuie-plume*. On en a tellement besoin ! Ce pourrait être un simple chiffon. Mais d'ordinaire il y a mieux. Un assemblage de vieux tissus découpés en rond. Ici le noir prendra le dessus sur toute couleur.

Il y aura aussi bien entendu *les cahiers*. De petit format pour la petite classe. Plus grands au fur et à mesure que l'on progressera dans la « hiérarchie » scolaire, passant de la petite classe à la grande, et de la grande, plus tard, après huit ans passés à l'école de ce village, à la primaire supérieure du Pont dont nous ne parlerons pas ici.

Qu'aurait-on pu oublier ? *Les livres*, bien entendu, dont ce fameux *Mon premier livre* sur lequel on s'étendra plus bas. Mais aussi un livre d'histoire suisse assez mince où l'on apprend ce qu'étaient les hommes des cavernes et les

lacustres. Une tranche d'histoire désormais en partie remise en cause. Mais il n'empêche, ces mythes étaient fabuleux. Vivre dans des grottes, certes pas bien confortables, mais il y a le feu qui nous éclaire et sur lequel on se grille des tranches de viande plus épaisses que les tartines du matin, et puis nous voici bientôt perchés sur des pilotis, situation originale et fort enviable. On se souvient aussi d'un os ou d'un bois gravé issu de l'un ou l'autre de ces animaux d'autrefois disparu depuis lors. Un art déjà magnifique.

Mon premier livre, pour les plus petits, et puis *Mon second livre*, d'un format réduit, pour les plus grands. La classe et l'envoûtement du premier surpasse de cent coudées l'austérité du second.

Mon premier livre, que les nostalgiques recherchent désespérément, le prix d'un exemplaire de celui-ci, en parfait état, ayant pris l'ascenseur et pouvant atteindre 100.-. Et alors même que cet ouvrage aura été tiré à des dizaines de milliers d'exemplaires !

Les belles illustrations de Vidoudez, ce petit coquin qui, pour se délasser d'images un peu trop sages, en créaient qui ne l'étaient pas du tout. Mais cela qui le sait ?

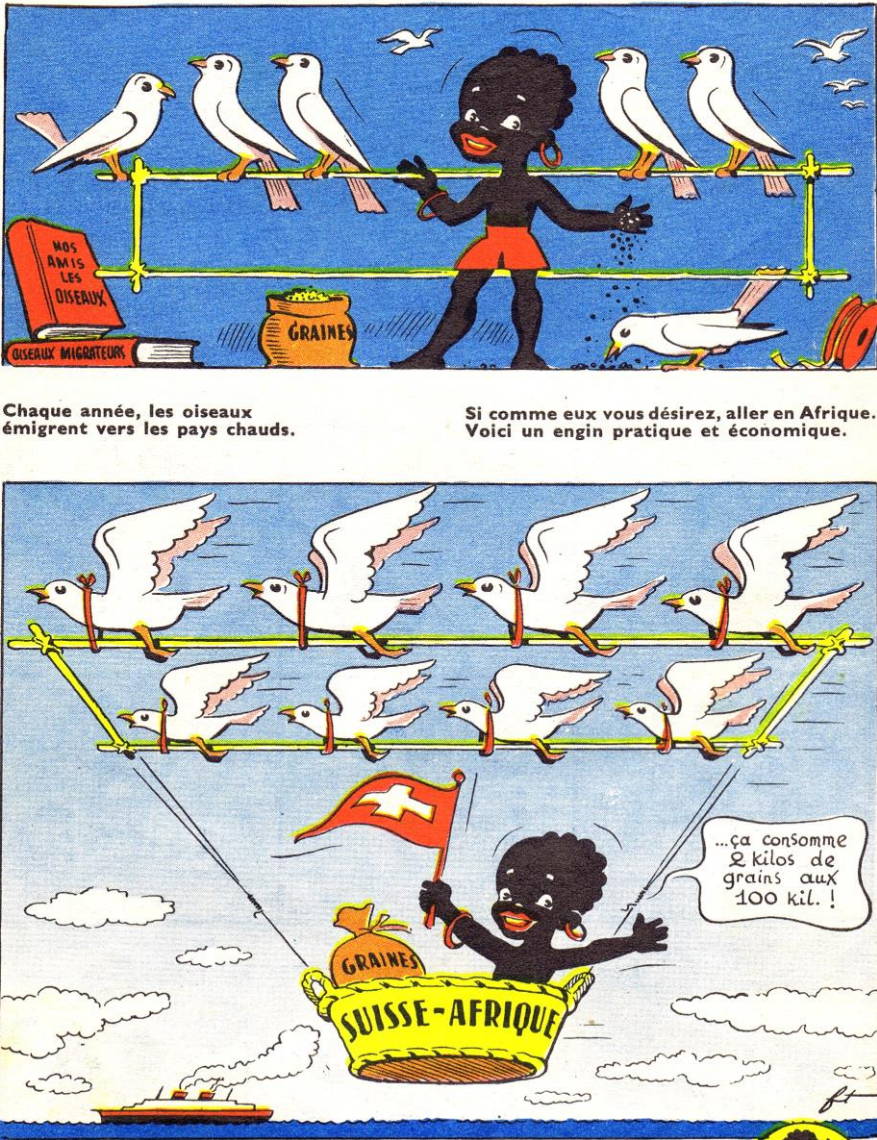
Le monde créé par cet artiste talentueux et surtout doté d'un crayon qui offre à revendre la poésie et la tendresse, s'ouvrait à nous. Qui nous rappelait, cela va sans dire, le nôtre en propre. On était malade et soigné par une mère attentive, on côtoyait les métiers de la région, on se risquait sur une barque alors que l'orage menaçait, on tombait dans une rivière au risque de s'y noyer, on découvrait la petite gare de son village, et même son école, bref, c'était retrouver notre environnement proche. Certes, celui-ci quelque peu différent de ce que l'artiste nous montrait, mais l'un dans l'autre, n'était-ce pas un peu partout la même ambiance, de simplicité, de solidité dans les familles, d'austérité c'est certain, mais en tout d'une grande stabilité.

On apprenait donc à lire et à écrire. Avec une facilité déconcertante. Mais en même temps on se délassait. On rêvait. On planait. Il y avait, en fin de volume, le texte cette fois-ci écrit en caractère d'imprimerie, une graphie que nous ne découvririons que plus tard, l'histoire extraordinaire du nègre Zohio qui avait été capable d'arracher la queue d'un lion féroce afin de s'en faire un chasse-mouche !

Chose assez bizarre, en notre enfance, que ce soit par ce livre ou par d'aucunes de nos bandes dessinées, les petits noirs – le mot nègre fut bientôt proscrit ! – étaient souvent dotés d'une débrouillardise qui surpassait et de loin celle des blancs. Citons à cet égard non seulement notre ami Zohio, mais aussi Razibus Zouzou dans les aventures de Bibi Fricotin de Delacroix, Cirage dans les exploits de Blondin et Cirage de Jijé, ou encore les Mille combines du Petit Nègre qui paraissaient alors dans la revue Rataplan, bande amusante à chaque fois d'une page, émanation directe de la publicité des fromages justement appelés Petit-Nègre. Ce brave Zohio n'était donc qu'un cas parmi d'autres. Mais

tous malins ! Plus que nous les petits blancs. Notre défaut rédhibitoire : le manque d'imagination !

Les 1000 combines du PETIT-NÈGRE



Chaque année, les oiseaux émigrent vers les pays chauds.

Si comme eux vous désirez, aller en Afrique. Voici un engin pratique et économique.

Vous permettant de voyager très loin, très loin, sans bourse délier.

Offert par les délicieux fromages Petit-Nègre

13

Nous voici donc déjà avec un bon matériel de base, livres et cahiers surtout. Que l'on emporte à la maison pour nos devoirs. Car il s'agit non seulement de fréquenter l'école et d'apprendre sous la direction d'une maîtresse attentive, mais aussi de répéter ou compléter à domicile notre petit bagage scolaire, ceci

sous le regard de notre mère, le père, selon la coutume de l'époque, en principe hors jeu en ce qui concerne les études de ses descendants !

On rentre donc au bercail la serviette à la main ou le sac au dos.

Qu'aurait-on pu encore oublier de tous ces objets que l'on put découvrir dans cette petite classe ? Des *jeux élémentaires* qui pouvaient tendre au développement du sens du toucher, des *ciseaux* pour le papier dès l'abandon de la technique de la déchirure, du *matériel de couture* pour les filles que nous ne définirons pas ici, *la règle de bois* pour ligner ou souligner, la *gomme* dans laquelle on mord, *les encriers* des tables, *la bouteille d'encre* dans l'armoire, *les boîtes de plumes alpha* qui figurent dans le pupitre, avec le dessus en noir et vert, *le taille-crayon de classe* fixé à ce même pupitre. Que sais-je encore.

C'est là en fait un petit monde avec son matériel propre, mais aussi avec ses règles précises. Et il en est de même dans toutes les classes du canton où les enfants apprennent à lire et à écrire. Les ambiances ne diffèrent guère d'une classe à l'autre. Et les méthodes, si elles présentent quelques différences, ne sauraient être étrangères les unes aux autres.



1^{er} rang : Gilberte Rochat – Marie-Claude Golay – Armande Rochat – Francine Rochat – Claude Poget – Jean-Jacques Bielser dit Tiétié – Marie-Joseph Rochat.

2^e rang : Monique Gay – Micheline Rochat – Charles-Louis Rochat – Gisèle Liardon – Raymond Rochat – Isabelle Dénerveau – Georges-Hector Rochat –

3^e rang : Mme Reymond – Maurice Rochat – Danièle Barras – Philippe Rochat – Pascal Locatelli – Rémy Rochat – Florian Rochat.

Et si les élèves revêtent un tablier, la maîtresse met une blouse, blanche de préférence. Elle ne le sait peut-être pas, mais elle a une responsabilité écrasante. Cependant l'enseignement qu'elle a reçu à l'Ecole Normale de Lausanne est bon, quoique trop sévère parfois, ou même trop technique. Mais notre institutrice, posons le mot, saura toujours faire face à la situation avec une maîtrise qui force l'admiration.

Et pour récompenser tout ce petit monde, élèves, parents et enseignante, la course d'école une fois l'an. L'une d'entr'elle nous emmena dans les gorges de l'Orbe. Je revois en ces lieux sinistres, toute la classe à arpenter des chemins de forêts au bord de la rivière, à emprunter parfois des passerelles de béton avec une barrière de fer. Pour cette escapade je n'ai encore que quatre ans. Je ne vais donc pas encore à l'école, accompagnant ma mère et mes deux frères parce que l'on n'aurait pu me laisser seul à la maison. Et voici qu'à un point et en un moment précis, je ne donne plus la main à ma mère, mais à la maîtresse. Jolie et fraîche personne, toute de blanc vêtue il me semble, impression de sécurité, mais aussi celle plus extraordinaire que l'on accorde quelque importance à ce petit misérable que je suis, introverti, peureux, à la recherche permanente d'une compréhension que le monde des hommes ne lui offre pas toujours.



Mlle Françoise Nicolérat, institutrice, en 1952, devenue Bovel. A droite en 2018.

Cette image, l'une des plus anciennes de mes souvenirs, je le sais, réapparaîtrait avec plus d'intensité encore si je me décidais à retourner à des lieux si impressionnants, en même temps – on a tout de même grandi depuis

lors ! – pleins de charme et de poésie. J’y retrouverais certes mon passé, mais aussi tous ceux-là, toutes celles-là qui ce jour-là m’accompagnaient.

N’oublions pas non plus, dans notre nomenclature, *les tables et les chaises*, témoins de nos efforts plus ou moins laborieux pour apprendre à lire et à écrire, mais aussi à calculer. Les livrets, nous les connaîtrions un jour sur le bout des doigts.



La petite classe d’école au bas du Crêt du Puits de retour de la leçon de gymnastique donnée à la grande salle du village. Photo prise par l’institutrice, Mlle Nicolérat. On reconnaît, de gauche à droite, André Golay, Daniel Rochat (mon frère) Raymond Rochat, ?, ?, Gisèle Liardon, Micheline Rochat, Carmen Liardon, Rémy Rochat, Danièle Barras, Guy Juriens, Georges-Hector Rochat, Franck Meyer et quelques autres. Seul décédé de l’équipe aujourd’hui et à ma connaissance, Georges-Hector Rochat, soit mon copain Hector, celui qui me prêtait ses Artima, ses Victor Vincent et ses Capitaine Ricardo après que son père les ait tous lus !

Grande école. Ce sera un autre monde. Plus sévère. Plus rigoureux.

Ce qui frappe, en entrant dans cette classe, que nous connaissons par ailleurs depuis deux ans déjà, la fréquentant pour les leçons de travaux manuels des mardis et vendredis après-midi, alors que toutes les filles envahissent la petite classe pour les leçons de couture, c’est *le musée*. Dans l’angle. Avec ses vitrines aux bois peints en gris et où trônent d’affreux serpents dans des bocaux remplis d’un liquide jaunâtre peu attirant. Où se voient aussi dans le haut des oiseaux d’une belle taille, milans noirs ou coqs de bruyères.

On sait déjà aussi que dans le bas de l’armoire, il y a les *sous-mains* en carton épais pour les découpages, *les couteaux*, ceux pour pratiquer les coupes à mi-carton par exemple à la lame courte et ceux pour le papier à la lame plus longue,

les ciseaux, les plie-papier d'ivoire, les équerres d'acier, des règles aussi peut-être.

Avec ce matériel que l'on servira ainsi pendant six ans, deux en ayant fréquenté la petite classe, et quatre alors que nous avons rejoint la grande, l'on pourra procéder à tous nos bricolages, parmi lesquels il faut bien entendu inclure les productions argentées ou dorées que l'on élabore pour les fêtes de Noël. Alors quel enchantement. On y croit à peine !



Les classes des Charbonnières. (Photos F. A. L.)

Photo de la FAL devant compléter un reportage sur la générosité des enfants des Charbonnières acceptant de travailler pour une entreprise ou pour un particulier en vue de récolter quelques sous pour envoyer aux sinistrés d'Agadir lors du tremblement de terre du 29 février 1960. On reconnaît malgré le peu de qualité de la photo pratiquement tous les élèves, filles ou garçons.



Plus original encore fut le coulage de *figurines de plâtre* représentant les personnages de la crèche. Ainsi avons-nous pu créer grâce à des moules de caoutchouc souple, des Joseph, des Marie, des petits Jésus dans sa crèche, des ânes gris, des bœufs, des rois mages, toutes figurines dont certaines hélas comprenaient de nombreuses bulles ou étaient privées de certaines parties. Fallait remettre l'ouvrage sur le métier. Mais alors, pour quelques réussites, imaginez-vous le plaisir du coloriage. A chacun selon ses goûts. Pour moi et pour les rois mages, des bleus outremer d'un enchantement parfait.



Plus loin, entre deux fenêtres, est *la pendule* chargée certes de nous donner l'heure, on l'aura regardée à l'user juste avant de quitter la classe, mais aussi de régler l'heure à laquelle s'allumera ou s'éteindra l'éclairage public. Le régent en a la charge que l'on voit une fois par semaine, le lundi de préférence, remonter ce bel engin qui figure aujourd'hui dans le bureau du syndic du Lieu, tandis que la même horloge du Lieu a disparu et que celle du Séchey n'attend que l'époque où elle sera dépendue du mur où elle figure depuis plus d'un siècle pour être sécurisée.

Matériel général de la classe, *tables, chaises, pupitre, tableaux noirs, craies, crayons, plumes, porte-plumes, essuie-plumes* – celui-ci est fourni par la maison – *gomme, taille-crayon, cahiers* – d'un format désormais supérieur -, voilà qui ressemble à ce que nous avons déjà pu découvrir lors de notre passage dans la petite classe ou petite école, les deux formules étant utilisées, la seconde de préférence.

Les livres auront naturellement changé. Et ils seront plus nombreux. Tant pour l'apprentissage de la langue, que des mathématiques, ou que de l'histoire ou de la géographie. N'oublions pas non plus le livre des sciences naturelles.

En troisième année, soit en degré inférieur, on suit avec plus de passion encore que les siens propres, les cours qui se donnent pour le degré supérieur. Arrivés à notre tour à ce stade, pour nombre d'informations, ce ne sera donc qu'une simple répétition. On apprend en conséquence avant l'heure ce que l'on ne devra savoir que plus tard. Ce système a du bon et nous a ouvert à des mondes nouveaux bien avant qu'ils n'apparaissent dans le programme officiel de son propre degré.

Dans l'armoire que l'on trouve entre deux tableaux noirs, sur la gauche du pupitre, il y a la bibliothèque scolaire. On ignore ce qu'elle est devenue. Certains de ses ouvrages sont passionnants.

Retrouvons *la Ruche bourdonnante*, petit journal que nous réalisions sous le regard attentif du maître. Y figuraient quelques extraits de notre prose ou l'une ou l'autre de nos créations artistiques sur linogravure. Quels anciens élèves de ce village sauraient-ils encore posséder quelques numéros ? Et qu'est devenue *cette petite imprimerie* qui mériterait sans doute la conservation.

Comme les vieux numéros de *l'Ecolier Romand*, publication à vocation pédagogique à laquelle certains des élèves étaient abonnés. Certains numéros plus attirants que d'autres permettaient de réaliser quelques bricolages intéressants.

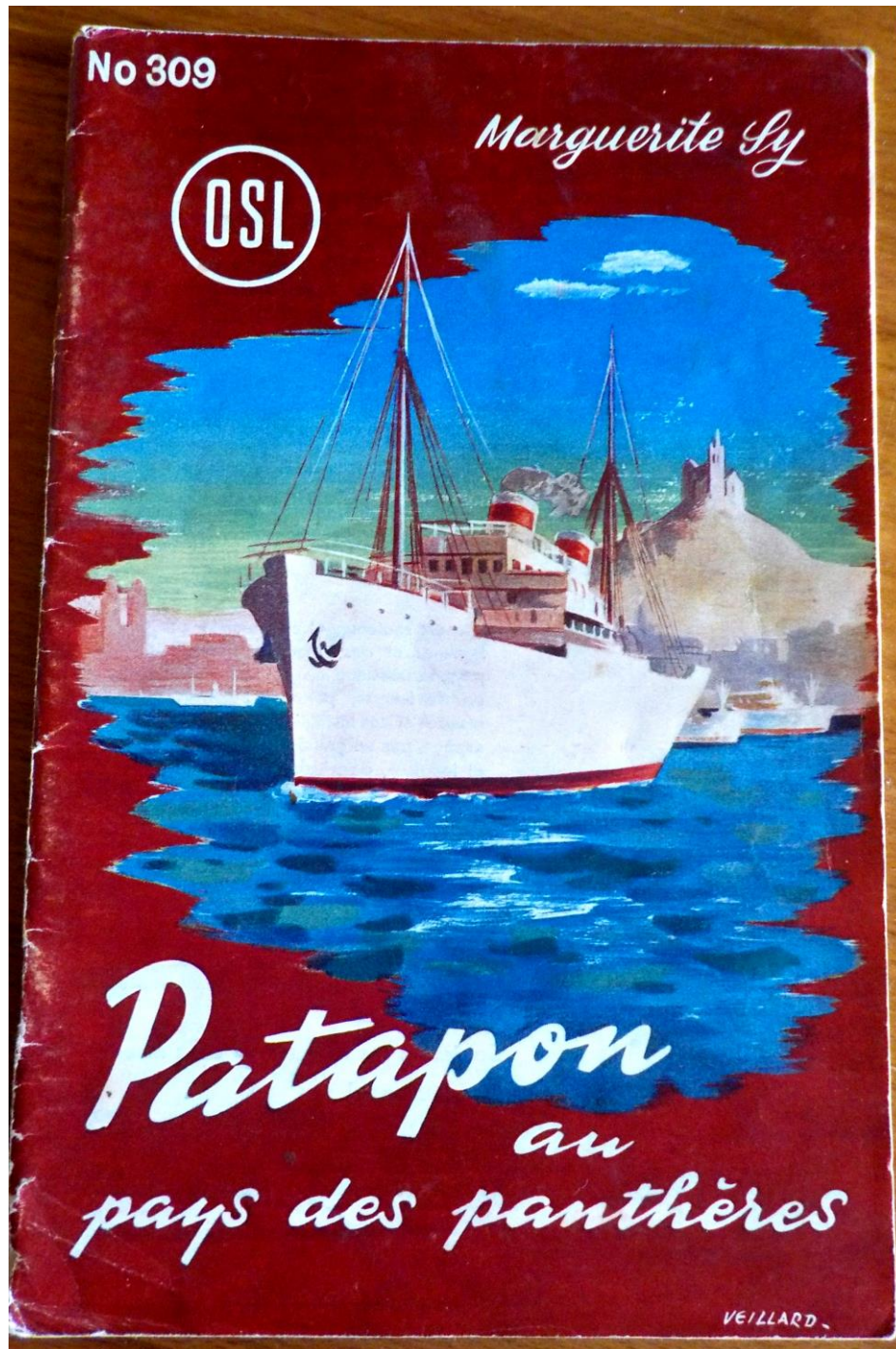
Brochure OSL. On nous les offrait surtout à la Palestine². Il y avait parmi ces centaines de titres certains dont le souvenir ne s'oublie pas. Ainsi en est-il de deux de ces fascicules consacrés au bricolage intitulés : Nouveaux plaisirs de construire et 15 bonnes combines. C'était vraiment formidable de voir tout ce que l'on pouvait réaliser avec de simples bouts de bois, des bouchons, des bobines, des ficelles, bref, tout ce qui à l'époque nous tombait littéralement dans les mains.

Le maître, M. Gilbert Reymond, utilisa quelques-unes de ces brochures comme lecture de fin de semaine, une heure ou une demi-heure avant de nous laisser retrouver la liberté. Je rejoins ainsi dans le souvenir le fameux voyage de Patapon au pays des panthères, de Marguerite Sy. C'est encore le temps de l'Algérie française, et les déplacements à destination de cet immense pays prennent l'allure d'un enchantement. Le maître, de sa voix bien posée, classique pourrait-on dire, nous y emmène en deux ou trois séances de lecture que ne s'oublieront pas.

Il y eut aussi parmi toutes cette monumentale production, avec toujours des brochures de 32 pages – la collection complète comprend près de deux mille titres si ce n'est plus – un récit aussi fameux que Les jarrets d'acier de Théo-Pol

² Pour ceux qui ne connaissent pas, une fête qui se donnait sur un alpage à quelque hauteur du village et dénommé La Palestine, en référence aux événements importants du début du XXe siècle.

Azaine. L'histoire de ces garçons sévissant dans un village de manière plus ou moins innocente et qui nous rappelait nos propres exploits, était fascinante.



On fit aussi de la *linogravure*. Resterait à retrouver *les gouges* qui nous permettaient d'exceller dans cet exercice somme toute difficile, puisqu'il faut creuser à l'envers ce que l'on souhaite voir ensuite apparaître « en vrai » sur le papier après que l'original ait été encre et pressé. Quelques-uns de nos « chefs-

d'œuvre », figurent précisément dans ce journal de la Ruche bourdonnante dont nous avons parlé plus haut.



L'erreur due graveur, d'avoir tracé ses initiales à l'endroit !

Notre maître utilisait aussi peut-être, afin de nous communiquer quelque cours qui ne figurait pas au programme scolaire proprement dit, *la poly copieuse à alcool*.

Le même était féru de musique. Nous chantions souvent. Et puis il y avait aussi ces préparations pour une certaine cantate de Noël qui fut, disons-le, une pure merveille, l'enchantement et l'excitation en conséquence !

Mais retrouvons au passage *le diapason* qui nous a toujours fait chanter juste !

Du matériel existait aussi pour les séances de gymnastique de plein air, *pieux et ballons, cordes diverses*.

Pour la gym en salle, celle du village où nous descendions en colonne par deux, *les espadrilles* – on ne parle pas de pantoufles de sport à l'époque – sont dans de petits sacs de toile que nous portons à bout de bras ou sur l'épaule. Il n'est pas de mode, si le souvenir est bon, de laisser du matériel dans les casiers du vestiaire sur les « couvercles » rabattables desquels nous prenons place pour

enfiler nos modestes schlagues, blanches ou bleues. Les casiers ont un treillis dans le bas afin que ce que d'autres auraient pu y déposer s'aère. Il y a là dedans des odeurs fameuses de poussière et de bien d'autres choses.

Une nouvelle fois qu'aurait-on pu oublier ? Il faut se souvenir *des grandes feuilles* du Département de l'instruction publique et des cultes servant pour les épreuves des examens écrits. Qu'elles sont belles ! Mais qu'elles sont surtout impressionnantes. On va nous juger. Nous jauger. Nous devons nous appliquer afin plus tard d'être nous aussi des bons éléments de cette société dont les coutumes sont figées dans le marbre.

Il y a aussi *le registre de classe* qui trône souvent sur le pupitre du régent.

Il y a *nos carnets journaliers* que notre mère doit signer pour le lundi. Sans faute. Et ne dit pas ici que tu saurais reproduire à merveille l'écriture de celle-ci et agir en conséquence. Ce fut bel et bien le cas plus tard à l'Ecole technique !

Des *livrets scolaires* à la couverture rigide et fourrés à la manière de tous les autres cahiers comme il se doit. Ceux-ci nous sont remis pour une signature à chaque semestre. C'est là même où l'on peut savoir à quoi en est notre niveau scolaire. Le mien, par deux ou trois fois, frise le haut. Et n'ayant rien vraiment réussi dans ma vie, je n'en suis pas peu fier ! Je n'ai alors qu'une seule concurrente, Marie-Claude, si douée qu'on l'a avancée d'une année.

Il y a encore dans cette classe *le gros taille-crayon* fixé au coin du pupitre. Vous le devinez très certainement, c'est un Caran d'Ache. Et il permettra à tout un chacun d'appointir ses « bleistifts » de la plus belle des manières.

Il y a tout ça. Et plus encore. Des choses, et même importantes, qui ont fait notre vie scolaire et qui se seraient oubliées. Mais plus encore, pour celles-là et toutes ces autres dont on se souvient, ce constat quelque part affligeant voire tragique, que beaucoup ont disparu. Mais en même temps reste cet espoir, et même qu'il soit ténu, que de nombreuses pourraient réapparaître et animer de manière tangible cette sorte de musée scolaire que constituera sans aucun doute à brève échéance l'Espace patrimonial de la commune du Lieu compris dans l'une des salles de l'Abri-PC des Charbonnières.

Que le souvenir de ceux qui nous ont précédés, que notre propre souvenir, n'aille donc pas en s'effaçant totalement. Qu'il reste une trace. Que l'on sache, et à jamais on l'espère, la manière dont nous aurons non seulement vécu notre vie d'homme ou de femme, mais auparavant celle de notre scolarité, une formation qui nous aura été utile et indispensable pour notre vie toute entière. A vrai dire, elle nous sert encore aujourd'hui ! Et comment !

Les Charbonnières, le 20 mars 2019 :

Rémy Rochat

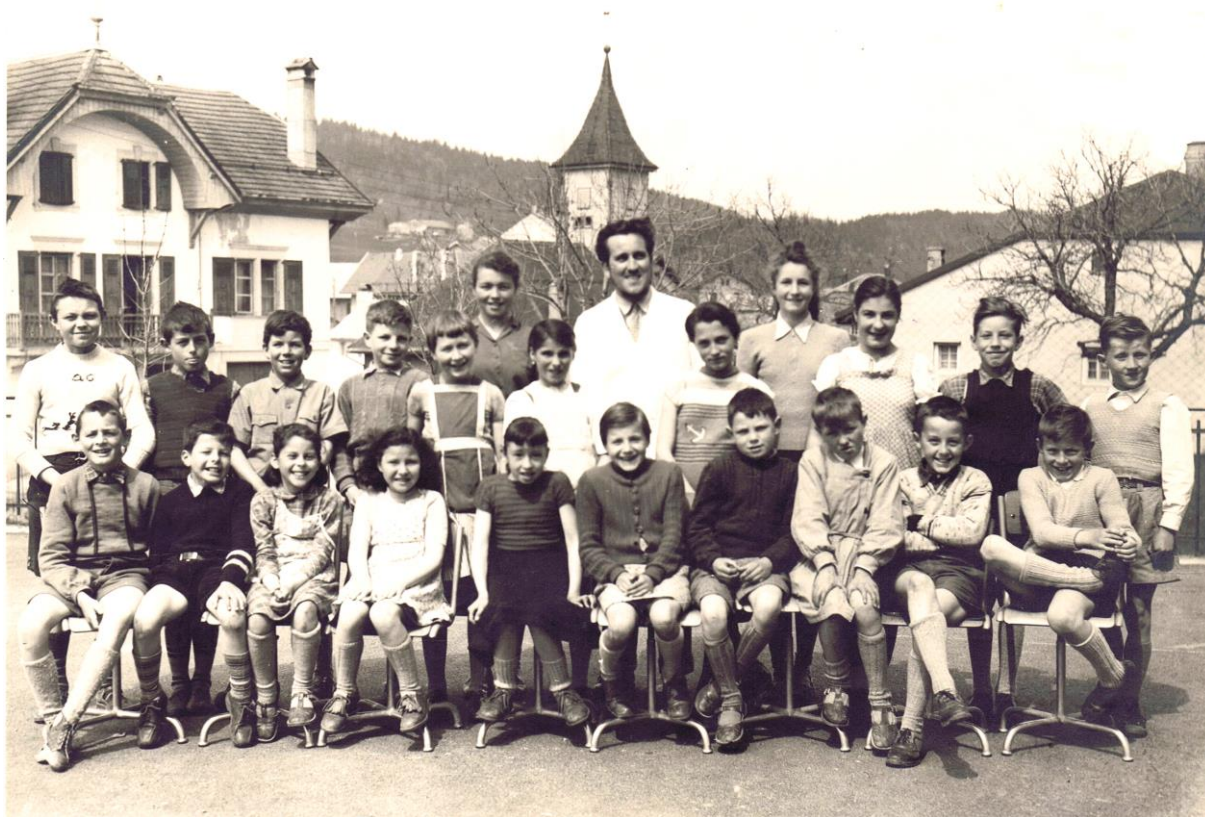
N'oublions tout de même pas non plus *le fourneau* qui trône au milieu de chaque classe, et bien entendu *la corbeille et la caisse à bois*. A chacun son tour d'aller chercher sa charge au galetas. Du bois qui n'aura jamais eu le temps de sécher au soleil de la cours, coupé dans l'année, bûché en été et rentré à l'automne ! Au plafond, *les lampadaires* sont exactement comme des tulipes renversées. Le sol est un *parquet rugueux* dont les planches sont disjointes et qui mériteraient une bonne rabotée et d'être ensuite recouvertes de l'enduit adéquat. Les classes ont chacune neuf grandes fenêtres, trois sur chaque paroi. Une poutrelle de métal soutien le rail central du plafond. Pas de risque de cette manière que tout l'étage ne vienne à nous tomber dessus. Le pupitre est sur une estrade. Et pour finir et pour la grande école, disons que la meilleure place est la première au centre, la deuxième étant la moins bonne, à égalité avec les places du fond où l'on se croit tranquille mais où dans la réalité l'on ne l'est pas. La première table à main droite quand vous regarder ici contre l'église, n'est pas mauvaise non plus. Le soussigné est son ami Six-Sous, cancre de profession, mais malin comme deux et doué comme personne pour le dessin, n'est pas mauvaise non plus. Six-Sous et son voisin. On se corrige mutuellement nos cahiers. Pour lui dix-sept à vingt fautes ne seraient qu'une honnête moyenne dans une dictée. Pour l'autre, trois ou quatre sont courantes. On fait échange. Je t'en efface douze, tu m'en élimines deux, ainsi serons-nous quittes. Je le dis, cette dernière remarque ne figurera pas dans le texte que je me permettrai d'offrir demain à l'instituteur à la retraite mon voisin, le même qui nous offrait de pouvoir nous appuyer l'un sur l'autre entre copains de table.

Et il était beau et bon le soleil du matin.

Et, ce qu'il me reste à dire, à la petite école, quand la maîtresse ouvrait l'une des fenêtres du levant pour aérer la classe, on pouvait entendre glousser les poules du poulailleur de ma mère. C'est préciser ici que notre maison se trouvait à proximité immédiate du collège, à guère plus de quatre mètres. Seule une petite ruelle séparait les deux bâtisses, là où précisément, au printemps, à peine la dernière neige partie, nous venions jouer aux nius. Qui ne sont rien d'autres que des billes, terme certes plus français mais dont le charme, en comparaison, est bien ténu ! Les billes, mais vous êtes de la ville, ou quoi ? Car nous, de la montagne, on dit les nius !

Mes pantalons tenaient plus par des bretelles que par une ceinture. Je les revois toutes déformées. Je n'étais pas trop dégourdi, c'est certain. Et je m'en excuse. N'est pas celui que l'on voudrait être qui le veut !

Une photo représente-t-elle la réalité ? Est-ce simplement un mirage, une survivance d'un moment que l'on aurait à peine vécu ? Qui saurait croire ou attacher de l'importance à une simple photo ?



L'instituteur Gilbert Reymond et ses élèves en 1956. A gauche le Bugnon, au centre l'église et à droite le Vieux-Cabaret. Dernier rang : Josiane Rochat dite La Josy. Pompon. Béatrice Rochat. Deuxième rang : André Golay dit Magot, Raymond Rochat dit Binoce, Franck Meyer dit Six-Sous, Daniel Rochat, Micheline Rochat du Haut-des-Prés, Gisèle Liardon, Odette Juriens, Carmen Liardon, Daniel Candaux, Guy Juriens. Premier rang : Claude Rochat, Pascal Locatelli, Jacqueline Wolfer, Marie-Claude Golay, Paulette Candaux, Monique Gay, Rémy Rochat dit Le Tasson, Raymond Rochat dit Mouton, Charles-Louis Rochat dit Lolo, Georges-Hector Rochat dit Hector ou Churchill.